***Le Rouge et le Noir*, chapitre VI, partie 1** Doriane Dussart

**I/ Passage étudié** :

 **Chapitre VI**

 **L’ennui**  Non so più cosa son,

 Cosa facio. Mozart (Figaro)

[Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, Mme de Rênal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise bien blanche, et avait sous le bras une veste fort propre de ratine violette.

 Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de Mme de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander quelque grâce à M. le maire. Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée, et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette.] **mouvement 1**

 **[**Mme de Rênal s'approcha, distraite un instant de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du précepteur. Julien tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voix douce lui dit tout près de l'oreille : – Que voulez-vous ici, mon enfant ?

 Julien se tourna vivement, et frappé du regard si rempli de grâce de Mme de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Mme de Rénal avait répété sa question.

– Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu'il essuyait de son mieux.

 Mme de Rênal resta interdite; ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant, lui parler d'un air doux. Mme de Rênal regardait les grosses larmes, qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaieté folle d'une jeune fille ; elle se moquait d'elle-même et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c'était là ce précepteur qu'elle s'était figurée comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants !

– Quoi, Monsieur, lui dit-elle enfin, vous savez le latin ?

Ce mot de Monsieur étonna si fort Julien qu’il réfléchit un instant.

* Oui, Madame, dit-il timidement.

Mme de Rênal était si heureuse, qu’elle osa dire à Julien :

* Vous ne gronderez pas trop ces pauvres enfants ?
* Moi, les gronder, dit Julien étonné, et pourquoi ?
* N’est-ce pas, Monsieur, ajouta-t-elle après un petit silence et d’une voix dont

chaque instant augmentait l’émotion, vous serez bon pour eux, vous me le promettez ?]**Mouvement 2**

[S'entendre appeler de nouveau Monsieur, bien sérieusement, et par une dame si bien vêtue était au-dessus de toutes les prévisions de Julien : dans tous les châteaux en Espagne de sa jeunesse, il s'était dit qu'aucune dame comme il faut ne daignerait lui parler que quand il aurait un bel uniforme. Mme de Rênal de son côté était complètement trompée par la beauté du teint, les grands yeux noirs de Julien et ses jolis cheveux qui frisaient plus qu'à l'ordinaire parce que pour se rafraîchir il venait de plonger la tête dans le bassin de la fontaine publique. A sa grande joie elle trouvait l'air timide d'une jeune fille à ce fatal précepteur, dont elle avait tant redouté pour ses enfants la dureté et le ton rébarbatif. Pour l'âme si paisible de Mme de Rênal, le contraste de ses craintes et de ce qu'elle voyait fut un grand événement. Enfin elle revint de sa surprise. Elle fut étonnée de se trouver ainsi à la porte de sa maison avec ce jeune homme presque en chemise et si près de lui.

- Entrons, monsieur, lui dit-elle d'un air assez embarrassé.] **Mouvement 3**

 .

**II/ explication**

Julien Sorel se rend chez M. de Rênal pour y prendre l’emploi de précepteur, âprement négocié par son père et par le maire de Verrières. Après une « station à l’église » qu’il juge « utile à son hypocrisie », c’est par un cri de guerre que Julien trouve le courage de se rendre dans la demeure des Rênal. Or une fois devant la grille ouverte, la magnificence du lieu lui en impose et une « invincible timidité » le paralyse. Mme de Rênal qui attend le précepteur est, elle aussi, agitée par l’inquiétude de voir apparaître sous peu le précepteur de ses enfants, qu’elle imagine cruel et effrayant.

 La scène qui nous intéresse est donc celle de la première rencontre entre Julien et Mme de Rênal, rencontre qui bouleversera la vie des deux personnages et influera sur la conduite de l’intrigue. Cette scène de rencontre entre les futurs amants constitue un topos romanesque et s’inscrit dans une tradition courtoise qui soigne particulièrement la scène de première vue entre le chevalier et sa dame. Or le lexique guerrier employé par Julien dans le chapitre précédent reste lettre morte dans ce passage construit sur une esthétique de la surprise et de la méprise qui met les personnages à nu l’un devant l’autre sans que ni le masque social que s’impose Julien, ni le poids des convenances qui touche Mme de Rênal ne viennent entraver ce moment. Cependant une fois les effets de la surprise dissipée, les rêves d’ambition ou les convenances refont surface annonçant déjà le danger qui pèse sur le futur couple :

Lecture

Dans un premier temps, le lecteur suit Mme de Rênal qui surprend et observe à la dérobée le jeune paysan devant sa porte : la première vue se place donc uniquement du point de vue de Mme de Rênal, ce qui permet au lecteur de comprendre sa méprise.

 Puis, a lieu la rencontre entre les deux personnages ; rencontre qui révèle l’objet de la méprise et insiste sur l’effet produit sur les personnages en adoptant leur point de vue. La scène de première vue se construit donc sur un écart entre les attentes et la réalité, la construction romanesque et la réalité, substituant au foudroiement l’étonnement, à la reconnaissance, la surprise.

Or dans un troisième moment, la révélation des pensées des personnages met fin à l’innocence du moment en faisant réapparaître les préoccupations sociales et personnelles en insistant sur la distance entre les préoccupations romanesques imaginaires des personnages et la réalité.

 Dans quelle mesure l’esthétique de la surprise participe-t-elle au renouvellement de la scène de première vue tout en mettant en garde contre les représentations romanesques qui éloignent de la réalité ?

**[mouvement 1]** **Une scène qui se distingue des scènes traditionnelles de première rencontre et qui joue sur le motif du regard**

Le chapitre dans lequel Stendhal place la première rencontre entre les futurs amants attire d’emblée notre attention par son titre : « l’ennui », ce qui semble suggérer que les conséquences de cette première vue pourraient être liées à l’ennui que peuvent ressentir les deux personnages : ennui de Julien qui rêve de quitter cette ville pour faire fortune et ennui de Mme de Rênal dont la vie est monotone. A moins qu’à ne placer cette rencontre sous le sceau de l’ennui, Stendhal mette à distance la scène de première vue traditionnelle pour la rendre plus crédible sur ses fondements.

1. Mme de Rênal « loin du regard des hommes » : un personnage et un espace « naturel »

La scène qui nous occupe se démarque d’emblée des scènes de première vue traditionnelle par le choix du titre du chapitre mais aussi par le choix de la focalisation. Le lecteur, contrairement à la scène de première rencontre entre Rousseau et Mme de Warens va suivre tout d’abord le point de vue de la femme car c’est elle qui surprend le jeune homme à sa porte. Dès le premier paragraphe, le narrateur insiste sur les qualités « naturelles » de Mme de Rênal quand elle était loin du regard des hommes » et introduit déjà une opposition entre le naturel et le social : le lecteur surprend Mme de Rênal, seule, chez elle, sans fard à un moment où elle peut être elle-même et n’a nul besoin de se cacher. Mme de Rênal nous apparait d’emblée en mouvement (« sortait ») ; Elle sort de la maison, lieu symbolique de la domesticité, du salon, lieu des mondanités pour se rendre au jardin, un espace plus sauvage ou naturel. Le jardin rappelle le verger de la tradition courtoise où a lieu généralement la rencontre ; Verger que rappelle « Vergy ». Cependant la rencontre n’aura pas lieu dans le jardin mais sur le seuil de la maison : espace de franchissement et d’intrusion qui prend ici une valeur symbolique comme le souligne la récurrence du motif de la porte : « la porte-fenêtre », « la porte-d’entrée ». Le seuil à franchir qui fait passer de l’extérieur vers l’intérieur introduit symboliquement la relation intime à venir des amants mais suggère déjà que le lecteur se trouve à un seuil du roman : l’intrigue romanesque va pouvoir ici débuter.

1. Mme de Rênal observe sans être vue : Julien au naturel

 Le mouvement de Mme de Rênal est arrêté brusquement comme le suggère le passage de l’imparfait au passé simple par la vue « de la figure d’un jeune paysan ».

=Le texte se plaît à jouer avec le motif du regard qui joue un rôle incontournable dans les scènes de première vue traditionnelle. En effet, ici le regard est le regard féminin sur l’homme mais ce regard se fait observation indiscrète voire voyeurisme de la part de Mme de Rênal qui échappe au regard de celui qu’elle observe : ainsi le lecteur surprend Mme de Rênal au naturel, « loin de la société des hommes » et elle-même, tout comme le lecteur, surprend un jeune paysan, que le lecteur sait être Julien, au naturel car il ignore être observé.

Le narrateur adopte le point de vue de Mme de Rênal comme le soulignent la désignation de Julien par « petit paysan » et la subjectivité de la perception trahie par le jugement fait sur ce qui est observé « presque encore enfant » et le choix d’adverbe d’intensité « extrêmement » « bien blanche » et « fort propre ». L’observation ainsi faite insiste sur la jeunesse du personnage ( « enfant », « jeune », « venait de pleurer », « petit paysan », ce qui crée à la fois une distance avec l’énonciatrice (au niveau de l’âge) et un rapprochement (relation mère/enfant). L’épigraphe, soit la citation de l’air de Chérubin dans *Les Noces de Figaro,* annonce un parallèle entre l’égarement érotique réciproque de Chérubin et de la comtesse avec celui de Julien et de Mme de Rênal. Le lecteur peut aussi faire un rapprochement avec Mme de Warens et Rousseau. Ce que Mme de Rênal ne perçoit pas encore, le lecteur lui peut le comprendre grâce à ces clefs de lecture.

Le portrait de Julien se poursuit pour en montrer l’effet sur « l’esprit un peu romanesque de Mme de Rênal » annonçant déjà une première méprise qui se construit sur des scénarii imaginaires « une jeune fille déguisait » « un petit paysan » que le choix du terme « figure » met en évidence. Le motif du déguisement est intéressant car il reprend l’opposition entre le social et le naturel et insiste au contraire sur l’absence de déguisement de Julien, qui n’a pu réajuster son « masque » et qui est donc observé au naturel. La scène se déroule dans un climat de douceur et de grâce comme le suggère l’emploi répété de ces mots « grâce », « doux » et « douce » mais aussi dans une forme de candeur et d’innocence comme le suggère l’insistance sur la jeunesse de Julien, sa douceur, celle de Mme de Rênal ou la dimension symbolique du blanc (la pureté, l’innocence) : la première rencontre entre Mme de Rênal et Julien s’inscrit aussi dans la tradition du jardin d’Eden et de la rencontre entre Adam et Eve, alors qu’ils n’ont aucune conscience encore du Bien et du Mal. La dimension religieuse résonne à partir de l’emploi d’un vocabulaire emprunté aux Ecritures « Grâce », « jardin », mais aussi « pauvre créature ».

 Ce qui conduit Mme de Rênal à se méprendre sur l’identité de Julien, c’est son imagination et sa sensibilité comme le souligne l’utilisation d’adverbe d’intensité « si blanc, si doux », l’utilisation de verbe exprimant son ressenti « elle eut pitié » et la mise en place de scénarii « ce pouvait être une jeune fille déguisée » ou «  cette pauvre créature (…) qui évidemment n’osait pas lever la main jusqu’à la sonnette. » L’observation qu’elle fait de Julien l’émeut et approfondit la présentation du personnage qui apparaît davantage ici comme une représentation possible de la Vierge Marie, par l’insistance sur sa douceur et le regard maternel qu’elle pose sur Julien.

**[mouvement 2] : la rencontre et ses effets**

1. Le premier contact

Après cette pause contemplative, qui a semblé hors du temps, l’intrigue reprend avec la mise en mouvement de Mme de Rênal qui s’approche de Julien sans que celui-ci ne s’en aperçoive. Privé de la vue, c’est lui désormais qui sera surpris comme le suggère le verbe de mouvement « tressaillit » qui déplace ici la scène de première vue vers une scène de première entente. Le premier contact entre eux et partagé par eux n’est pas un contact visuel mais un contact auditif : celui de la voix douce de Mme de Rênal. L’événement est important comme le souligne le passage au discours direct qui laisse entendre cette voix. Le rapprochement est aussi physique puisque la voix est « tout près de son oreille ». La désignation de Julien par Mme de Rênal « mon enfant » souligne la méprise de celle qui est « distraite un instant de l’amer chagrin que lui donnait l’arrivée du précepteur ». La rencontre visuelle se fait lorsque Julien se retourne et insiste désormais sur l’effet de cette rencontre sur Julien. Le moment est dramatisé par la rapidité qui contraste avec la pause contemplative initiale, par le choix du passé simple, la succession des verbes « Tourna, oublia », le raccourcissement des phrases et le choix d’adverbe insistant sur l’intensité de la scène « vivement ». Julien subit l’effet du « regard » de Mme de Rênal comme le souligne le recours aux participes passés « frappé du regard » «étonné de sa beauté ». Le choix des verbes « frapper » et « étonner » et le motif du regard peuvent renvoyer ici au coup de foudre (tonnerre) ou aux flèches de Cupidon. L’effet se produit en deux temps : d’abord le regard puis la beauté qui donne une amnésie partielle « il oublia une partie de sa timidité » puis totale «il oublia tout, même ce qu’il venait faire ». Le coup de foudre qui touche Julien l’enlève à lui-même dans une sorte de ravissement du moi. L’effet n’est pas le même pour Mme de Rênal qui répète sa question. La réponse donnée par Julien est importante comme le suggère le recours au discours direct : elle met fin au quiproquo et rend Julien à lui-même, désormais « honteux de ses larmes ».

1. Un regard marqué par la surprise

Le paragraphe suivant mêlent les deux points de vue, celui de Julien et celui de Mme de Rênal, comme si le narrateur les réunissait déjà. Il insiste tout d’abord sur la réaction de Mme de Rênal qui « resta interdite » : le choix du passé simple pour exprimer un état, une absence de mouvement qui dure accroît l’intensité de l’effet. Cet effet s’explique doublement : il est le fruit de la révélation de l’identité de Julien mais aussi du rapprochement des deux personnages, comme l’indique la suite de la phrase : « Ils étaient fort près l’un de l’autre à se regarder ». L’adverbe « fort » souligne ici que le rapprochement extrême et peu convenable. Le moment est important ici car c’est la première fois que les deux personnages se regardent l’un l’autre. Le narrateur développe donc la topique du regard et nous donne alors à voir ce que perçoit chacun des personnages. La perception de Julien est marquée par la singularité dont rendent compte la forme négative « n’avait jamais vu » et l’utilisation d’intensif devant chaque adjectif mélioratif « aussi bien vêtu » « teint si éblouissant », « lui parler d’un air si doux ». Julien est donc surpris, ébloui par ce type de femme qu’il n’a jamais vu. Déjà transparaît ici son éblouissement devant les belles apparences. Mme de Rênal fixe, quant à elle, son attention sur les larmes du jeune paysan. Le changement de couleur des joues « si pâles d’abord» / « maintenant si roses » réaffirme subtilement l’émoi de Julien. Celui-ci est pourtant encore qualifié de « jeune paysan » et annonce la prise de conscience de la méprise qui éclate par un rire libérateur chez Mme de Rênal devenue « jeune fille », ce qui atténue ici la différence d’âge des protagonistes. Le rire met ici fin aux angoisses de la mère et lui permet de se moquer d’elle-même et de son imagination. Le passage au discours indirect libre rend compte de ses pensées qui opposent Julien « en chemise bien blanche » portant sous le bras « une veste fort propre » à l’image du « prêtre sale et mal vêtu » : le portrait de Julien, doux, délicat et propre s’oppose à l’image du précepteur qu’elle s’était faite. L’exagération de sa représentation est reprise par le procédé de l’amplification qui développe le nom de précepteur au moyen de proposition subordonnée relative. Le polyptote « figure » « se figurer » renvoie à l’image conventionnelle, insiste sur les dangers d’une représentation préétablie des choses et met peut-être en garde le lecteur contre les lieux communs de la scène de première rencontre.

Si la méprise est levée comme le suggère la désignation de « Monsieur » dans le discours de Mme de Rênal, la question qu’elle lui pose souligne toujours sa surprise. Surprise qui semble rejaillir sur Julien, peu habitué à être appelé « Monsieur » et qui lui demande réflexion avant de répondre. L’effet de cette rencontre sur Julien est toujours palpable comme le suggère le verbe « étonner » qui renvoie au premier regard posé par Julien sur Mme de Rênal mais aussi la timidité qui poursuit l’association de Julien à une jeune-fille déguisée. Mme de Rênal se laisse aller à son « bonheur », à sa joie « était si heureuse » et poursuit les questions qui semblent être rhétoriques ici comme le suggèrent la formulation interro-négative « vous ne gronderez pas trop » et l’utilisation de « n’est-ce pas ? » qui oriente déjà la réponse de l’interlocuteur. La façon dont lui parle Mme de Rênal suggère un rapprochement comme l’indique la demande de promesse à la fin et l’émotion qui la gagne.

La révélation de l’identité de Julien a levé la méprise de Mme de Rênal, mit en avant son « esprit romanesque » et mit en garde contre les représentations toute faites. La scène de première rencontre a donc substitué la surprise au foudroiement et le soulagement à la reconnaissance platonicienne développée dans *Le Banquet*. Pourtant s’il n’y a pas reconnaissance, il y a ressemblance : en effet les émotions ressenties sont partagées par les deux personnages, tout comme certaines caractéristiques (les larmes, la joie, le soulagement et la douceur).

[mouvement 3]

 Dans le dernier mouvement, le narrateur omniscient analyse avec une certaine distance ce qui se passe chez chaque personnage poursuivant ainsi leur présentation. Il met en évidence chez Julien le rôle que jouent chez lui les apparences sociales et le statut : celui-ci est surpris de se voir appeler « Monsieur » par une telle femme car il ne s’y attendait pas. Le jugement ironique du narrateur transparaît dans le choix de l’emploi autonymique « Monsieur » (l’énoncé ), l’adverbe « bien » qui complète de façon exagérée l’adverbe « sérieusement » et porte ainsi non plus sur la désignation mais la manière de désigner (l’énonciation) le ton et enfin, les adverbes intensifs « si bien » qui caractérisent « vêtue » et qui insistent sur les apparences du locuteur. L’écart entre ses prévisions caractérisées par leur multiplicité ou ses rêves qualifiés de « châteaux en Espagne » et la réalité qui l’enthousiasme : « s’entendre appeler de nouveau Monsieur » appuie encore ici l’ironie du narrateur. La méprise se poursuit pourtant puisque Julien « s’était dit qu’aucune dame comme il faut ne daignerait lui parler que quand il aurait un bel uniforme » ; pourtant la femme qui lui parle est la mère des enfants dont il aura la charge. Cette méprise souligne donc le glissement de la rencontre avec la mère vers la rencontre avec « la dame », la future maîtresse et introduit dans la rencontre amoureuse la soif de reconnaissance qui définit Julien. La surprise et l’erreur se poursuivent avec Mme de Rênal « complètement trompée » par l’apparence de Julien qu’elle associe à une jeune fille comme le suggèrent les termes qui le désignent « beauté du teint » « grands yeux noirs » et jolis cheveux qui frisaient ». Sa grande joie naît de l’écart entre ce « fatal précepteur » -celui qu’elle s’imaginait – et ce qu’elle croit percevoir de Julien. Or le choix du verbe « trouvait » et du terme « air timide » semble déjà suggérer l’erreur. La timidité de Julien ne s’explique-t-elle pas par la différence de classe sociale à laquelle fait référence le narrateur ? Julien n’est-il pas au contraire ce « fatal précepteur » qui oriente l’intrigue dans une dynamique tragique ? La nouvelle méprise qui se crée est celle de Mme de Rênal qui ne perçoit pas que précepteur est redoutable pour elle et non pour ses enfants et que c’est pour elle qu’il sera fatal. Déjà lorsque l’effet de la surprise se dissipe, un nouveau mouvement voit le jour dans  « l’âme si paisible » de Mme de Rênal, comme le souligne l’adverbe « enfin » : elle perçoit ce qu’a d’inconvenant son rapprochement physique auprès de Julien et est donc « étonnée » puis « embarrassée » à son tour, comme si après avoir été ravie à elle-même, le retour sur soi ne pouvait se faire que par le retour de l’être social, ce que semble confirmer l’entrée dans la maison.

Dans ce dernier mouvement, le narrateur en analysant les réactions des deux personnages fait ressurgir ce qui avait été aboli pendant un temps : le moi social, c’est-à-dire le moi opprimé par les lois de la société, ce qui annonce le combat à venir des protagonistes avec eux-mêmes et avec la société.

Stendhal renouvelle ici la scène de première vue en jouant avec le motif de la vue, motif clef de la scène de première rencontre traditionnelle. Le regard échangé est retardé au profit d’un regard à la dérobée du personnage féminin, elle-même soustraite au regard des autres. Ce traitement permet de surprendre les personnages au naturel, en dehors des codes et masques imposés par la société et d’introduire les oppositions entre le naturel et le social, les apparences et la réalité que reprend à son compte le cadre spatio-temporel. L’auteur joue alors de la surprise des personnages et choisit le point de vue interne pour leur donner de l’authenticité et la rencontre n’est possible que par l’effet de la surprise. L’esthétique de la surprise met en garde contre les représentations romanesques qui s’écartent de la réalité. Le renouvellement de la scène de première vue passe par l’esthétique de la surprise : il n’y a pas de coup de foudre réciproque ni de reconnaissance mais un même soulagement et une même surprise agréable qui atténuent les représentations qu’ils avaient construites et les détruisent.

Après la surprise qui opère comme un ravissement, à la fin du passage, le narrateur analyse les raisons de l‘étonnement, faisant resurgir la réalité sociale et fragilisant d’emblée la réunion des deux personnages qui s’était opérée, reprenant ainsi l’opposition entre la déformation romanesque et la réalité.